

[Un dîner de sceptiques]

Autor(en): **Lemaigre, L.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **19 (1881)**

Heft 42

PDF erstellt am: **23.03.2021**

Persistenter Link: <http://doi.org/10.5169/seals-186570>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. —
six mois . . . 2 fr. 50
ÉTRANGER : un an . . 6 fr. 60

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin
MONNET, rue Pépiuet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en
s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. —
Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

PRIX DES ANNONCES :

La ligne ou son espace, 15 c.
—
Pour l'étranger, 20 cent.

Bienfaisance.

« Si vous avez l'intention de dîner aujourd'hui, c'est le moment de vous lever. »

Telles furent les paroles qui vinrent, dimanche passé, à midi, me tirer d'un sommeil profond et réparateur. Ce conseil un peu brusque me paraissant cependant basé sur l'irréfutable logique de l'estomac, je me résolus à le suivre et à sortir à regret de mon lit.

Tout en m'habillant et pendant cette période de demi hébètement qui suit le sommeil prolongé pendant la journée, je faisais machinalement la revue des songes qui m'avaient assailli pendant la nuit, et leurs bizarres personnages passaient et repassaient dans mon cerveau alourdi. Ici une blonde ravissante insistait pour me faire accepter un bouquet de violettes, là une femme à barbe grillait une cigarette en roulant des yeux terribles, plus loin, un monsieur sérieux, armé d'un énorme transparent criait à gorge déployée des mots dont le sens ne me revenait plus. Et, chose extraordinaire, tous ces étranges personnages avaient un geste uniforme et inévitable. Ils tendaient la main en souriant, et plus ils me souriaient plus je me sentais devenir léger, léger, léger.

A ce moment de ma petite récapitulation de songes, la vue de mon habit de la veille, les boutonnieres garnies de fleurs, les poches bourrées de programmes, poésies, cigarettes, me ramena à la réalité et me fit souvenir que j'avais passé la nuit au Cercle de *Beau-Séjour*, et que sous prétexte de bienfaisance j'étais rentré à cinq heures du matin, ce qui expliquait ma pesanteur de tête et les bizarres rêves qui avaient troublé mon sommeil.

Elle était vraiment charmante cette fête de la charité, avec ses délicieuses vendeuses aux dents blanches et aux yeux brillants, ses bruyantes baraques foraines, son excellent buffet et par dessus tout, son bal aussi gai que poussiéreux.

Il y avait dans tout ce monde un entrain, une gaieté qui faisaient plaisir à voir et dont les magnifiques recettes obtenues sont les preuves les plus convaincantes.

Comme ils connaissaient bien la foule, les organisateurs de cette charmante fête. Comme ils ont bien su se dire que l'homme qui s'amuse a le cœur sur la main et donne sans compter.

En les félicitant sincèrement de ce résultat, et sans poser le moins du monde pour le misanthrope, je ne puis m'empêcher de constater que dans ces grandes manifestations de la charité les recettes sont dues pour une bonne moitié au moins au plaisir qu'elles procurent.

Supposons un instant, en effet, que les 2,000 personnes qui ont assisté à cette fête, eussent été avisées par une circulaire que le samedi 8 octobre un tronc en faveur des grêlés et des survivants d'Elm se trouverait dans les jardins de Beau-Séjour. Il n'est je crois pas téméraire d'affirmer que la belle somme de 6000 fr. de recettes se serait réduite à..... ne citons pas de chiffre ! Et j'avoue que pour mon compte ma part de collaboration eût été infiniment plus minime. Mais, qu'on ne prenne pas ma dissertation pour un sermon, c'est au contraire une pure constatation qu'au fond de chaque créature humaine, il y a un planton de charité qui ne demande qu'à être arrosé, soigné, cultivé, et j'estime que les organisateurs de la fête de Beau-Séjour ont fait samedi soir des merveilles de culture.

Il n'y a pas que les organisateurs qui ont fait des merveilles, il y a encore les jolies vendeuses. Je ne citerai qu'un fait qui fait comprendre jusqu'à quel point ces mignonnes personnes auraient consciencieusement rempli leur tâche.

Je rentrais chez moi à cinq heures du matin. Tout-à-coup m'apparait planté au milieu de la cour du Cercle, un homme jeune encore se fouillant avec désespoir. Vivement intéressé, je m'approche et je le vis continuer ses recherches infructueuses. Enfin, de guerre lasse, il secoua la tête d'un air lugubre et murmura d'une voix caverneuse : « Les plus grêlés de tous ne sont pas ceux qu'on pense. » Puis il se perdit dans la nuit.

Le raisonnement de cet inconnu me parut plein d'une sage philosophie, et tout en méditant sur ses paroles je m'en fus coucher en pensant aux vendeuses brunes et blondes.

BLACK.

Sous le titre : Un dîner de sceptiques, M. L. Lemaigre, a publié dernièrement dans le *Don Quichotte*, cette charmante histoire :

Mon ami Gaston et moi, avions pris ensemble le train à la gare Saint-Lazare, pour aller passer la soirée à Asnières. Pendant le trajet, notre conversation tomba, je ne sais à quel

propos, sur les esprits forts. Gaston se mit à m'affirmer que le scepticisme n'est qu'un mot vide de sens, que la crédulité est le fond de la nature humaine et que si l'on pouvait gratter dans la pensée de ceux qui passent pour esprits forts, on y trouverait une couche épaisse de superstition.

Comme je ne paraissais pas convaincu, il s'entêta et devint absolu au point de ne pas m'accorder une seule exception.

Pour détruire l'édifice des uns, ajouta-t-il, il suffit d'un souffle; pour les autres, il faut une tempête. Voltaire, se croyant près de mourir, a demandé un confesseur. Personne ne veut admettre les fantômes. En bien! prends le matérialiste le plus endurci, dis-lui de s'asseoir pendant deux heures sur une tombe, dans un cimetière isolé, lorsque la nuit est bien noire et que le vent hurle dans les cyprès?

— Il le fera.

— Peut-être. Par bravade. Mais ses dents claqueront d'angoisse, la sueur ruissellera sur son front, et au moindre bruissement dans l'herbe, il se retournera tout effaré, en retenant son souffle.

Le train s'arrêtait en ce moment et nous descendîmes.

— Laissons-là nos sornettes, dit Gaston, et allons dîner. Je connais une table d'hôte où le macaroni n'a pas de rival.

Au bout de cinq minutes, nous nous trouvâmes en face d'une maison assez propre, séparée de la rue par un vaste jardin.

C'était au plus fort de l'été. Une tente de coutil, dressée sous les arbres, servait de salle à manger.

Le potage était servi; une vingtaine de convives se pressaient autour d'une table de quinze couverts, et ce fut avec la plus grande difficulté que nous parvînmes à nous caser.

A table, l'intimité s'établit bien vite entre les convives et, avant le rôti, la conversation devient générale.

— Moi, disait un monsieur à large barbe, tandis que je m'incrustais dans les côtes d'une dame monumentale et que Gaston s'asseyait à demi sur les genoux d'un baryton chauve, moi, je suis journaliste, et j'ai toujours fait une guerre acharnée aux préjugés.

— J'ai étudié à fond la philosophie allemande, riposta un jeune homme à lunettes, et je suis arrivé à la négation de tout ce qui ne tombe pas sous les sens.

Par une bizarre coïncidence, ces gens dissertaient sur le sujet qui avait défrayé notre route. Ils étaient tous, à les entendre, profondément blasés, sceptiques, incrédules; avec de grands éclats de voix et la bouche pleine, il faisaient assaut de doute et de fanfaronnade.

Gaston me poussa le coude; je vis à son sourire qu'il préparait quelque mystification.

— On étouffe ici? s'écria la grosse dame, dont le visage avait des teintes empourprées.

En effet, la chaleur était accablante; un orage s'était élevé et le tonnerre commençait à faire entendre ses grondements.

Gaston prit un air sombre et ramena en un tour de main ses cheveux sur ses yeux d'une façon sinistre.

— Ainsi, messieurs, murmura-t-il, nul de vous ne croit aux influences, n'admet qu'une créature humaine puisse jeter ce qu'on appelle le mauvais sort?

Un éclat de rire accueillit ces paroles, et les sarcasmes continuèrent de plus belle.

Gaston laissa échapper une sorte de gémissement. Il s'agitait avec un malaise visible. Tout à coup, comme n'y tenant plus, il s'écria avec une lugubre intonation:

— Assez, Messieurs, assez, je vous en supplie! vous ne pouvez vous imaginer le mal que vous me faites!

Tous les yeux se tournèrent vers lui. Il semblait éprouver en effet une grande souffrance.

L'orage avait éclaté; de larges gouttes de pluie tombaient sur la tente, et les roulements du tonnerre couvraient par moment les voix.

— Oui, reprit Gaston, vous venez de réveiller en moi la plus cruelle des douleurs. Ne puis-je donc oublier un seul instant, et faut-il que toujours quelque circonstance vienne me rappeler l'horreur de mon sort!

On le regardait avec stupéfaction, ne sachant où il allait en venir.

— Je voudrais avoir votre sécurité et votre indifférence, continua-t-il, mais je suis la négation vivante de tout ce que vous venez de dire. Vous avez entendu parler du mancenillier; l'imprudent qui se repose sous son ombrage est aussitôt frappé de la mort. Eh bien! apprenez que certaines existences possèdent cette funeste vertu.

Il fit une pause de quelques secondes.

Et moi, acheva-t-il d'une voix sourde, je suis une de ces existences. C'est un triste secret que je m'efforce de cacher, mais qui m'échappe en ce moment. Si on pouvait le lire sur mon front, chacun s'écarterait de moi avec plus d'horreur que d'un pestiféré. Je suis fatal à tout ce qui m'approche. Le plus petit des crimes que j'ai commis involontairement suffirait à mener un homme sur l'échafaud. Ces crimes ont commencé avec ma naissance. Ma mère est morte dans d'atroces douleurs en me mettant au jour. A peine ma nourrice m'eut-elle présenté le sein, que son lait tarit. Une seconde eut le même sort, puis une troisième. Alors on eut peur du pauvre petit être maudit dont les lèvres étaient empoisonnées, et ce ne fut qu'à prix d'or, qu'une vieille femme consentit à me nourrir à la fiole avec le lait d'une vache. Ah! pourquoi s'est-on obstiné à me conserver une existence qui exerçait déjà tant de ravages!

J'ai grandi ainsi au milieu des catastrophes que je causais; j'ai atteint l'âge d'homme, toujours poursuivi par cette malédictio. J'ai vu la mort faucher autour de moi ceux qui m'approchaient. Une fois, j'avais cédé à l'invitation d'un de mes amis qui insistait pour m'emmener à sa maison de campagne. Tandis que nous visitions les écuries, une poutre se détacha et l'écrasa. J'ai voulu voyager sur mer; une tempête est survenue qui a englouti le navire. Accroché à une épave, j'ai été le seul survivant. Car rien ne peut m'atteindre; les fléaux que je déchaîne frappent ceux qui m'entourent. Lorsque je prends le chemin de fer, il est rare qu'il ne survienne pas un déraillement ou une collision. Alors j'entends autour de moi les râles des mourants, j'assiste aux plus effroyables agonies; et, au milieu des victimes, je reste debout et invulnérable comme le Génie du mal.

La voix de Gaston était devenue lente et creuse. Un rictus infernal contractait les coins de ses lèvres. Il s'arrêta, épuisé par ses évocations, mit ses coudes sur la table et cacha sa tête dans ses mains.

Les convives s'entre-regardaient avec inquiétude. Personne ne rompit le silence.

— Vous vous demandez, reprit Gaston au bout d'un instant, pourquoi je consens à exposer ainsi les existences des autres et pourquoi je ne vais pas cacher ma triste vie au fond des forêts. Ah! je vais vous le dire! Cette injustice du sort m'a aigri et m'a rendu mauvais à la fin. Qu'ai-je fait pour m'attirer cette fatalité? quel est le crime de ma naissance? Eh bien! aujourd'hui, j'accepte mon rôle, j'y trouve un plaisir sauvage, la pitié est morte en moi; je vais mon chemin, je me venge de ma destinée!

L'orage était arrivé à son paroxysme. Un roulement formidable de tonnerre se fit entendre, et, au-dessus de nos têtes, un sillon de feu déchira les nues.

Alors Gaston, se dressant de toute sa hauteur:

— Et vous êtes là qui m'écoutez! s'écria-t-il d'une voix qui semblait sortir du sépulcre, vous êtes-là, tandis que la tempête se déchaîne dans le ciel, et vous ne voyez pas que la foudre s'apprête sans doute à tomber parmi vous, à vous jeter la face contre terre, en me laissant sain et sauf au milieu de vos cadavres!

A ces mots, ce fut un immense cri de terreur et un sauve-qui-peut général. Le journaliste, avec cette impétuosité que l'on trouve dans les circonstances suprêmes, éventa la tente d'un coup de couteau et bondit dans le jardin, tandis que les autres convives se bousculaient et s'étouffaient à l'unique sortie. La grosse dame que j'avais eue pour voisine se jeta à plat-ventre, par une inspiration désespérée, pour ramper entre la toile et le sol, et opéra sa retraite d'une façon des plus comiques.

— Eh bien! me dit tout bas Gaston, que te semble des esprits forts? Tu demandais une preuve, la voici.

Il courut après le maître de l'établissement et déposa dans sa main tremblante le prix de son dîner. Après quoi il s'éloigna gravement.

J'attendis une minute avant de le suivre, craignant d'être pris pour son compère.

A peine avais-je fait cinq pas hors de la grille que j'entendis un son métallique sur le pavé; c'était l'hôte qui jetait dans la rue, en faisant un signe de croix, l'argent que lui avait donné Gaston.

A l'occasion des grandes manœuvres qui ont lieu actuellement en France, dans plusieurs corps d'armée, un journal publie ces curieux détails :

« L'origine des grandes manœuvres date de près de deux siècles. C'est, en effet, en 1698, près de Compiègne, que furent réunis, la première fois, des soldats en assez grand nombre pour exécuter toutes les opérations de la guerre. Louis XIV avait prescrit ce rassemblement dans le but d'aider à l'instruction du duc de Bourgogne, alors âgé de seize ans, qui prit le titre de généralissime. Le maréchal de Boufflers commandait en second. Il y avait là à peu près 60,000 hommes qui s'exercèrent pendant les mois d'août et de septembre. 2,000 pionniers travaillèrent à élever des fortifications autour de la ville de Compiègne, dont on devait faire le siège.

Les chroniqueurs de l'époque ont laissé, sur la façon dont le camp fut tenu, des détails qui révèlent des habitudes fort éloignées de notre régularité économique. On déploya une magnificence extraordinaire; les soldats avaient tous reçu des habillements neufs; des tentes immenses servaient d'abri; les chefs occupaient des maisons de bois meublées comme celles de Paris. Les colonels, les simples capitaines même tenaient table ouverte pour la foule des courtisans et des visiteurs.

Boufflers se distingua par des prodiges d'élégance, de somptuosité, que furent loin de payer les cent mille livres de gratification que lui fit donner le roi. Les capitaines de cavalerie reçurent chacun deux cents écus, ceux d'infanterie cent écus. Malgré cela, beaucoup d'officiers se trouvèrent ruinés pour longtemps.

Le 13 septembre, par un temps splendide, on commande de donner l'assaut à la ville de Compiègne; les troupes, dans leur plus belle tenue, se développent au milieu de la plaine; le roi et ses nombreux invités se tiennent sur les remparts. La bataille fut magnifique.

Un autre jour, on simule un combat entre une partie de l'armée, sous les ordres de Boufflers, et l'autre portion, commandée par Rose, le plus ancien des lieutenants-généraux présents. Après maintes manœuvres, celui-ci, fatigué de remplir le rôle d'ennemi vaincu, s'impatiente; il refuse de céder le terrain et prescrit des mouvements imprévus. Le roi en rit beaucoup, assez content de voir un de ses généraux ne pas consentir à se laisser battre, même dans une lutte qui n'était que simulée.

Nous ne savons quelle impression produisait sur les soldats ce long défilé de dames, de perruques frisées, de valetaille dorée; aujourd'hui nos grandes manœuvres sont devenues plus sérieuses, l'instruction des chefs et des soldats les motive seule. »

Lo larro dein lo cemetiro.

Lâi a dâi crouïo guïeux pertot; et on a bin rêson dè derè que tsaquîè pâyî fourné son mondo. Dein on veladzo dâo coté dè Velârinbou, dou che-napans s'étiot bailli lo mot onna né po allâ robâ dein lo veladzo vesin, iô l'aviont étâ vôlets ti dou. Yon dè cliâo coo que cognessâi bin lè z'adzi, volliâvè eintrâ tsi son villio maitrè po tâtsi d'accrotsi on lard, tandi que l'autro avâi einvia dè nettiyî 'na cliâ plicinna dè coquès et dè biô cauquo, et qu'étâi peindîa dézo lè detai de 'na mâison. Arrevâ dein cè veladzo lè dou pandoures sè separont po allâ tsacon dè son coté fèrè son coup, et sè bail-lont rendez-vous dein lo cemetiro, qu'étâi découtè l'église.

Lo larro dè coquès eut fé lo premi et sè va chetâ su 'na foûssa ein atteindeint l'autro. Ma fâi coumeint cé dâo lard tardâvè on bocon, lo premi venu sè met à cassâ cauquîès coquès et à lè medzi, ein atteindeint son compagnon. Lo sacristain que n'étâi pas onco cûtsi étâi occupâ pè l'église à potsi po lo leindéman, qu'étâi onna demeindze, et coumeint vo sédè que dè né on oût tot cein que sè passè, lo pourro gaillâ qu'oïessâi cé bruit dè coquès cassâtes, preind poàirè et crâi que l'est lo Satan que vint rebouilli permi lè moo et que lâo trossè lè z'ou. Ye tracè tsi monsu l'incourâ lâi contâ l'affèrè, et lâi derè dè vito veni avoué la crâi et l'édhie bénite po fèrè décampâ lè crouïo z'esprits. L'incourâ qu'avâi mau âi tsambès, lâi dit que n'javâi pas moïan; que n'étâi pas dein lo cas dè martsi. Mâ lo sacristain étâi tant épouâiri, que s'offrè dè portâ à cacou l'incourâ, kâ ne dotâvè pas que dinsè lo diablo étâi bintout lavi. Po lâi fèrè pliési, l'incourâ sè met à caqueliquetta et partont. Quand lo larro dè coquès lè vâi veni, ye crâi que l'est l'autro que portè lo lard su sè z'é-paulès et fâ ein bordeneint, po pas criâ trâo foo :

— Ete bon gras ?

Quand lo sacristain oût cein, ye pai la tétâ tsampè que bas l'incourâ ein deseint : « gras âo mégro, lo vouaiquîè ! » et tracè frou dâo cemetiro ein crieint ein âide miséricorde. L'incourâ, dè son coté, que crâi que lo sacristain est d'accoo avoué on assassin, criè âo séco et sè trainè frou coumeint pâo, tandi que lo larro, asse épouâiri què lè z'autro, laissè son sa dè coquès, châtè par dessus lo mouret et fot lo camp. Lo larro dâo lard, qu'arrevâvè dein cè momeint, et qu'oût cliâ chetta, s'ar-rètè, et quand vâi lo sacristain que coressâi dè son coté, laissè corrè son lard, s'einfatè à travai on adze et sè sauvè assebin sein mettrè dou pi dein on solâ; et ti lè quatre, asse épouâiri lè z'ons què lè z'autro sè vont reduiré tsacon tsî leu cou-